Document generated on 04/28/2024 9:40 a.m.

24 images

La boxes dans tous ses états

Helen Faradji and Marcel Jean

Number 137, June–July 2008

Sport et cinéma : jeu de puissance

URI: https://id.erudit.org/iderudit/21393ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Faradji, H. & Jean, M. (2008). Review of [La boxes dans tous ses états]. *24 images*, (137), 16–16.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

RAGING BULL de Martin Scorsese (1980)

Pas une liste, pas un palmarès des meilleurs films de sport n'existe sans que n'y figure, souvent à la première place, ***Raging Bull***, réalisé par Martin Scorsese en 1981. C'est presque une évidence. Comment en effet résister aux ralentis sublimes, au noir et blanc ciselé, au montage quasi lyrique de cette évocation de la vie du boxeur Jake La Motta entre 1941 et 1964? Comment ne pas s'ébaudir encore de la performance magistrale de Robert De Niro, donnant une épaisseur prenante à cet homme paranoïaque, égocentrique et autodestructeur? Comment enfin ne pas plonger au cœur de ces combats épiques par le punch des images captées par une seule caméra directement placée sur le ring?

Pourtant, si personne ne peut douter de sa qualité, ***Raging Bull*** n'est pas un film de sport comme les autres. Car au-delà de l'aspect purement physique de la boxe, cette œuvre, qui ne suit pas exactement le modèle tracé par le genre, doit peut-être avant tout être comprise comme un regard frais porté sur le film de gangsters.

Comme ***Little Caesar*** (Mervyn LeRoy, 1931), ***The Public Enemy*** (William Wellman, 1931) ou ***Scarface*** (Howard Hawks, 1932), ***Raging Bull*** nous donne en effet à voir l'ascension et le déclin d'un homme condamné par ses origines plus que modestes à se frayer un chemin par d'autres voies que celles que suivent habituellement les gagnants. Comme ses prédécesseurs, La Motta montera très haut, mais son tempérament vicieux et brutal précipitera sa chute. Comme eux, il sera maître de son destin.

Mais c'est peut-être surtout la logique qui sous-tend sa psychologie qui rapproche l'athlète de ces archétypes. Comme eux, Jake n'est pas habité par un rêve de championnat mondial qui le conduirait à tout sacrifier. Ce qu'il veut n'est pas tant gagner que posséder : la femme, le titre, la gloire. Et comme n'importe quel gangster, il payera bien cher l'assouvissement de ses désirs. Et c'est peut-être ce fond de tragédie humaine, héritage fort lointain mais revivifié par Scorsese, qui rend ***Raging Bull*** si mémorable. **– Helen Faradji**

WHEN WE WERE KINGS de Leon Gast (1996)

N'ayons pas peur des mots : le match ayant opposé Muhammad Ali à George Foreman le 30 octobre 1974 pour le titre de champion du monde poids lourd est peut-être l'un des plus grands événements sportifs du XXe siècle. Il appelle en effet le dithyrambe. Pas parce qu'il se tenait au Congo transformé en Zaïre quelques années auparavant sous la coupe du sanguinaire dictateur Mobutu. Ni parce qu'il était le premier combat organisé par le tristement célèbre promoteur Don King. Ni même parce qu'il fut accompagné du premier « Woodstock afro-américain » où BB King et James Brown firent vibrer de leurs rythmes électriques le stade de Kinshasa.

Non, ce combat était exceptionnel car il fut un reflet rare et précieux des grands bouleversements mondiaux de l'époque. C'est ce que ***When We Were Kings***, modèle de documentaire sportif, récompensé par un Oscar en 1997, souligne avec une éloquence et une vision hors du commun.

Alternant entre images d'archives saisissantes et entrevues plus récentes (Norman Mailer ou Spike Lee), le film se concentre sur la personnalité charismatique et pourtant insaisissable de Cassius Clay, devenu Muhammad Ali en 1965 après avoir joint les rangs de l'islam. Car pour Ali, ce combat vaut bien plus que les cinq millions de dollars promis. Ce combat, c'est un retour aux racines du peuple afro-américain, mais aussi et surtout une occasion en or de régler ses comptes avec l'Amérique, qui le dépossède de son titre pour avoir refusé de combattre au Viêtnam. Aux yeux de tous, Foreman devient alors le symbole de cette Amérique-Goliath, dominante et brutale, tandis qu'Ali se réserve sans complexe le rôle du combattant-David, protecteur incontestable des pauvres, des aliénés, des dépossédés.

On évoque souvent la dimension documentaire que peut atteindre le cinéma, sa capacité unique à témoigner d'un monde. En transcendant ainsi les simples enjeux sportifs, en faisant d'un combat de boxe le lieu d'une bataille mythique pour le droit à l'autodétermination, ***When We Were Kings*** incarne à sa pleine mesure cette puissance rare et signifiante du cinéma. **– Helen Faradji**

BODY AND SOUL de Robert Rossen (1947)

Quand on parle de boxe et de cinéma, on cite souvent le ***Raging Bull*** de Scorsese et presque jamais le ***Body and Soul*** de Rossen. Pourtant... Cette histoire de boxeur arriviste, prêt à tout pour gagner, qui réalise sur le tard ce qu'il est en train de perdre n'est pas si éloignée de la biographie de Jake La Motta. Et la filiation entre Rossen et Scorsese saute aux yeux. Bien sûr, Rossen a réalisé ***The Hustler***, avec Paul Newman en joueur de billard, et Scorsese en a réalisé une suite intitulée ***The Color of Money***. Mais, ça, c'est une anecdote. Sans doute, aussi, un hommage. Car il faut voir ***Body and Soul*** pour réaliser à quel point le style exacerbé de Rossen a influencé celui de Scorsese. La fluidité de la caméra, l'audace des cadres, celle des coupes qui nous transportent d'une séquence à une autre en un même mouvement. Un dynamisme, en somme, bien présent chez le maître – lui-même ancien boxeur professionnel – et qui définira l'écriture de l'élève. Rossen est mort à 58 ans, après une carrière amorcée de manière fulgurante, puis brisée par l'ordure qu'était Joseph McCarthy – Abraham Polonsky, le scénariste de ***Body and Soul***, fut d'ailleurs l'une des plus célèbres victimes de la chasse aux sorcières, tandis que l'acteur John Garfield a lui aussi été convoqué par la commission d'enquête sur les activités antiaméricaines. ***Body and Soul*** est un classique du film noir, vibrante démonstration de la façon dont le matérialisme avilit l'homme. **– Marcel Jean**